

Agatha

Marguerite Duras



Compagnie La Résolue

« L'inceste ne peut être vu du dehors. Il n'a pas d'apparence particulière. Il ne se voit en rien. Il en est de lui comme de la nature. Il grandit avec elle, meurt sans être jamais venu au jour, reste dans les ténèbres du fond de la mer, dans l'obscurité des sables des fonds des temps. De toutes les manières ou les formes de l'amour et du désir, il se joue. De toutes les sexualités diffuses, parallèles, occasionnelles, mortelles, il se joue de même. De son incendie il ne reste rien, aucune scorie, aucune consommation, après lui la terre est lisse, le passage est ouvert. Ainsi passe par un après-midi de mars un jeune chasseur qui remonte le fleuve alors que les pousses de riz commencent à jaillir des sables. Il regarde une dernière fois sa sœur et emmène son image vers les grandes cataractes du désert. »

Marguerite Duras, *Agatha*, 1992

Agatha
Marguerite Duras
1981

Avec
Marine Behar
Sven Narbonne

Mise en scène
Louise Vignaud

Scénographie
Irène Vignaud

Costumes
Cindy Lombardi

Lumières
Luc Michel

Son
Michaël Selam

Administration
Lancelot Rétif

Diffusion
Fadhila Mas

Durée estimée : 1h20

production Compagnie la Résolue,
coproduction Théâtre du Vellein – CAPI – Villefontaine
Accueillie en résidence au Théâtre Nouvelle Génération, CDN de Lyon
Cette production est soutenue par la SPEDIDAM

La Compagnie la Résolue est soutenue par la Ville de Lyon,

**Louise Vignaud est membre du Cercle de formation et de transmission du TNP et
artiste associée au Théâtre du Vellein-CAPI (Villefontaine)**

**DU 4 au 21 FÉVRIER 2020,
Théâtre National Populaire, Villeurbanne**

**TOURNEE 2020 / 2021
Théâtre du Vellein – CAPI, Villefontaine**

RÉSUMÉ. PRÉSENTATION

Un jour d'hiver dans la Villa Agatha. Huit mois après la mort de leur mère, Elle convoque Lui pour lui annoncer son départ avec un autre homme. Alors commence un jeu, celui de la mémoire et de sa reconstitution, pour comprendre ce qui s'est passé cet été-là, celui de ses dix-huit ans, celui de tous les non-dits.

Avec *Agatha*, Marguerite Duras livre une pièce sans filtre sur le tabou. Tabou de l'inceste, du voyeurisme, et des relations que l'on n'ose pas nommer. Grâce à une langue ciselée, performative, où les mots se font chair quand les corps se taisent, elle dresse le portrait de deux âmes à la dérive qui tentent de survivre. Sa langue a la plasticité de la marée, tantôt limpide, tantôt trouble, indomptable, pouvant tout recouvrir puis s'effacer, laissant alors le tableau d'une réalité crue.

Après *Le Misanthrope* et *Rebibbia*, Louise Vignaud propose un registre plus intime. La scène devient un terrain de jeu pour traquer la mémoire. Si l'interdiction fait souvent loi, ce n'est précisément qu'au théâtre, lieu de tous les possibles, que l'on peut lever le voile. Le spectateur est convié à une expédition vers les abysses de l'âme humaine. Là où l'intolérable est imaginable. Là où les désirs sont rois. Comme un plongeon au cœur des fonds marins.



Marguerite Duras dans sa maison de Neauphle-le-Château, dans les années 1960.

NOTE D'INTENTION

Agatha est l'histoire de deux itinéraires, intrinsèquement liés, et pourtant absolument éloignés. Et entre les deux, une présence absente et pourtant fondamentale : celle de la mère. La mère décédée huit mois plus tôt, la mère dont on revient dans la maison, la mère qui les a protégés, la mère qui a encouragé leur affection mutuelle.

Cette mère s'insinue dans l'histoire d'Agatha et son frère, et transforme le duo en trio. Le frère et la sœur, mais aussi l'absente, la mère, et à travers elles les non-dits qui les ont constitués. *Agatha* est une pièce qui joue avec les fantômes, une pièce qui vient interroger la mémoire, et la relation que chacun entretient avec elle, cherchant à s'en émanciper ou au contraire à s'y enfermer comme dans un tombeau.

Sur scène, les affaires de la mère. Certaines déjà dans des cartons prêtes à être données ou jetées, d'autres encore à ranger. Ses habits, ses parfums, ce qui sensuellement rappelle sa présence. Des boîtes aussi, pleine de souvenirs, de photos, de films. C'est dans cet antre, ce ventre perdu mais retrouvé, que la sœur donne rendez-vous à son frère pour lui annoncer son départ. C'est là où tout a commencé.

Que vient-elle chercher ici ? Pourquoi le retrouver dans cette villa ? C'est autour d'elle que nous attaquerons la pièce. Il s'agira d'y entrer par un prologue, celui de la sœur, de décortiquer sa solitude et ses tourments juste avant la rencontre, juste avant le grand saut. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur des extraits de *L'homme atlantique*, autre texte de Marguerite Duras, comme une voix intérieure sur une déambulation muette et mystérieuse.

Lorsque le frère arrive, c'est tout le mécanisme de la mémoire qui se met en place. Mémoire des corps, mémoire des mots, mémoire des images. Mémoire insatisfaite, traquée, jusqu'à l'éclosion du souvenir juste. Le spectateur est convié à ce roman policier, à cette enquête aux tréfonds de l'âme humaine.

Lorsque la sœur repart, c'est au tour du frère de rester. Seul. Nous terminerons la pièce par un épilogue. Comment survivre ? Comment vivre après ? Comment habiter un corps qui n'a plus de raison d'être ?

D'une solitude à l'autre, c'est à ce voyage que nous invite *Agatha*.

Louise Vignaud

EXTRAIT

ELLE. – Je vois que vous avez quinze ans, que vous avez dix-huit ans. (*temps*) Que vous revenez de nager, que vous sortez de la mer mauvaise, que vous vous allongez toujours près de moi, que vous ruisselez de l'eau de la mer, que votre cœur bat vite à cause de la nage rapide, que vous fermez les yeux, que le soleil est fort. Je vous regarde. Je vous regarde après la peur atroce de vous perdre, j'ai douze ans, j'ai quinze ans, le bonheur pourrait être à ce moment-là de vous garder vivant. Je vous parle, je vous demande, je vous supplie de ne pas recommencer à vous baigner lorsque la mer est si forte. Alors vous ouvrez les yeux et vous me regardez en souriant et puis vous refermez les yeux. Je crie qu'il faut me le promettre et vous ne répondez pas. Alors je me tais. Je vous regarde seulement, je regarde les yeux sous les paupières fermées, je ne sais pas encore nommer ce désir que j'ai de les toucher avec mes mains. Je chasse l'image de votre corps perdu dans les ténèbres de la mer, flottant dans les fonds de la mer. Je ne vois plus que vos yeux.

Long silence.

LUI. – Vous savez, je ne peux pas supporter l'idée de ce départ.

ELLE. – Je ne la supporte pas non plus. (*temps*) Nous sommes pareils devant ce départ. Vous le savez.



Alain Resnais, *L'année dernière à Marienbad*, 1961.

SUR LA PIÈCE. LAURE ADLER

Fin octobre 1980, Marguerite avait entrepris la lecture de *L'homme sans qualités* de Robert Musil dont elle sortit bouleversée. Comme pour prolonger ce livre inachevé, elle a écrit *Agatha*, le livre de l'inceste, le dialogue d'un frère et d'une sœur juste avant leur séparation définitive. Un homme affirme à sa sœur qu'il est le seul à savoir ce qu'elle est, une femme. Celle-ci ne fait pas mystère de l'amour qu'elle lui porte – l'amour pour son corps, l'amour pour sa vie. Ils sont seuls au monde mais unis par ce secret. « Je vous aime comme il n'est pas possible d'aimer », lui dit-il en la suppliant de ne pas aimer cet homme qui va l'emmener très loin de lui. Ils se sont donné rendez-vous pour la dernière fois. Ils sont épuisés. Il la menace de se tuer. Ils sont là face à face, dans cette villa abandonnée où ils se sont aimés, comme des imbéciles en train de se remémorer leur passion, la splendeur de leur union, leurs corps faits pour l'amour.

Agatha, éloge de l'interdit suprême, est une conversation après la catastrophe. Avec *Agatha*, on est dans l'amour incestueux, c'est-à-dire dans l'essentiel pour Marguerite. « Il s'agit d'un amour qui ne se terminera jamais, qui ne connaîtra aucune résolution, qui n'est pas vécu, qui est invivable, qui est maudit, et qui se tient dans la sécurisation de la malédiction. » Mais cet amour ne peut pas avoir lieu. Il est donc forcément voué à la clandestinité, à la nuit définitive. On peut reconnaître dans *Agatha* la maison d'enfance en Dordogne où Marguerite séjourna petite fille et dans le portrait de la mère – « celle qui nous avait appris à nous tenir dans cette merveilleuse négligence de nous-mêmes » – et du frère – « vous étiez très beau sans jamais vouloir le paraître, jamais, et cela donnait à votre beauté la grâce insaisissable de l'enfance » – des échos de sa propre histoire familiale. *Agatha*, comme Marguerite, est la seconde de la famille. Elle évoque plusieurs fois sa relation incestueuse avec son petit frère, cette jouissance partagée entre le frère et la sœur, si forte qu'ils n'eurent que le désir de recommencer.

Sur l'inceste, Marguerite se montre violente, stigmatisant ceux qui le critiquent et interdisant à ceux qui ne le connaissent pas de pouvoir en juger. Plus elle vieillit, plus elle le considère comme un des modèles les plus achevés de l'amour. La lecture de Musil a réactivé douloureusement la blessure de cet amour pour son frère disparu. « Si je n'avais pas vécu l'histoire avec mon frère, je n'aurais pas écrit *Agatha*. C'est la conjugaison de deux faits : la lecture de Musil et mon adolescence avec ce jeune frère qui était un petit garçon très silencieux, pas apprivoisé, très beau en même temps, un peu scolairement retardé, adorable. Sûrement si je n'avais pas vécu tout ça, cette immensité de l'amour de ce petit frère, je ne l'aurais pas écrit ce livre. »

Laure Adler, *Marguerite Duras*, NRF

L'AUTEURE. MARGUERITE DURAS



Sur le tournage d'*Agatha ou les lectures illimitées*, 1981.

Marguerite Duras, pseudonyme de Marguerite, Germaine, Marie Donnadiou est née le 4 avril 1914 à Gia Dinh, faubourg au nord de Saïgon, en Indochine, et morte le 3 mars 1996 à Paris. Son œuvre se distingue par la diversité et la modernité qui renouvellent le genre romanesque et bousculent les conventions théâtrales et cinématographiques, ce qui fait d'elle une créatrice importante, mais parfois contestée, de la seconde moitié du XXe siècle.

En 1950, elle est révélée par un roman d'inspiration autobiographique, *Un barrage contre le Pacifique*. Associée au mouvement du Nouveau Roman elle publie ensuite régulièrement des romans qui font connaître sa voix particulière avec la déstructuration des phrases, des personnages, de l'action et du temps, et des thèmes comme l'attente, l'amour, la sensualité féminine ou l'alcool. Par exemple *Le Marin de Gibraltar* (1952), *Les Petits Chevaux de Tarquinia* (1953), *Moderato Cantabile* (1958), *Le Ravissement de Lol V. Stein* (1964) ou *Le Vice-consul* (1966). Elle rencontre un immense succès public avec *L'Amant*, Prix Goncourt en 1984, autofiction sur les expériences sexuelles de son adolescence dans l'Indochine des années trente, qu'elle réécrira en 1991 sous le titre de *L'Amant de la Chine du Nord*.

Elle écrit aussi pour le théâtre, souvent des adaptations de ses romans comme *Le Square* paru en 1955 et représenté en 1957, et pour le cinéma : elle écrit en 1959 le scénario et les dialogues du film d'Alain Resnais, *Hiroshima mon amour*, dont elle publie la transcription en 1960. Elle réalisera elle-même des films originaux, comme *India Song*, en 1975, ou *Le Camion* en 1977.

LA DISTRIBUTION

Marine BEHAR



Après des études d'économie et sciences sociales, Marine Behar se consacre au théâtre. Elle étudie au Studio de formation théâtrale à Vitry sur Seine, avant d'intégrer le Conservatoire de Lyon en 2014. Parallèlement, elle travaille en prison, au centre de détention Sud francilien de Réau et anime des ateliers de théâtre avec L'Indicible Compagnie, La Ferme du Buisson et Joël Jouanneau. Au sortir du Conservatoire de Lyon, elle travaille avec Gwenaël Morin et joue dans les quatre pièces des Molière de Vitez. Elle travaille aujourd'hui avec la Compagnie les Pierres d'attente dont la metteuse en scène, Nina Villanova, est artiste associée au Théâtre-studio d'Alfortville. En février 2018, elle fait la rencontre de Simon Deletang et de Jean-Paul Civeyrac au Théâtre du Peuple à Bussang, et joue dans le film *Traverser la montagne*. Son intérêt pour la transmission la conduit à créer la Compagnie Nouma, consacrée au théâtre musical jeune public. Le spectacle *La fille qui parle à la mer* de Claudine Galea, mis en scène par Romain Blanchard, est en tournée depuis deux ans.

Sven NARBONNE



Sven Narbonne intègre en 2011 le Conservatoire de Villeurbanne sous la direction de Philippe Clément. Après quatre années d'études, il assiste Philippe Mangenot sur *Hamlet or a piece of him* puis sur *Hamlet 60*. Au TNP de Villeurbanne, il joue dans *Le Roi Lear* de William Shakespeare, puis dans *Mai, Juin, Juillet* de Denis Guénoun, dans des mises en scène de Christian Schiaretti. Il travaille également sous la direction de Laurent Pelly, de Julie Guichard, de Clara Simpson, de Philippe Mangenot, ou de Thibaud Vincent. Il collabore avec Olivier Borle en tant que comédien et metteur en scène pour la Compagnie Théâtre Oblique. Parallèlement à ces expériences, il participe à la création du Collectif La Onzième, au sein duquel il met en scène *Huis clos* de Jean-Paul Sartre, *La Mandale* et *Trankilliz* d'Adrien Cornaggia, et plus récemment *Andromaque* de Jean Racine. Il travaille régulièrement avec Louise Vignaud, et joue dans ses mises en scènes de *Tigre fantôme* de Romain Nicolas, *Vadim à la dérive* d'Adrien Cornaggia et récemment dans *Le Misanthrope* de Molière.

L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Louise VIGNAUD – mise en scène



Diplômée de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm en mars 2012 et de l'Ensatt en octobre 2014, Louise Vignaud travaille à sa sortie d'école comme assistante à la mise en scène auprès de Christian Schiaretti, Michel Raskine, Claudia Stavisky, Richard Brunel et Michael Delaunoy. Elle présente à la Comédie de Valence une mise en scène du *Bruit des os qui craquent* de Suzanne Lebeau en janvier 2015 dans le cadre des Controverses. Elle crée à Lyon la Compagnie la Résolue avec laquelle elle met en scène *Calderón* de Pier Paolo Pasolini, *La nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès, *Ton tendre silence me violente plus que tout* de Joséphine Chaffin, *Tigre fantôme* de Romain Nicolas, *Tailleur pour dames* de Georges Feydeau et *Vadim à la dérive* d'Adrien Cornaggia. Depuis 2015, elle participe à l'aventure du Festival En Acte(s) en tant que collaboratrice artistique. En 2018, elle met en scène *Le Misanthrope* de Molière au Théâtre National Populaire, *Phèdre* de Sénèque au Studio-Théâtre de la Comédie-Française, *Le Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas au Théâtre des Clochards Célestes, et *Rebibbia* d'après Goliarda Sapienza au Théâtre National Populaire. Elle joue également le rôle d'Hermione dans *Andromaque* de Racine dans une mise en scène de Sven Narbonne. Depuis 2017, elle dirige le Théâtre des Clochards Célestes, à Lyon.

Irène VIGNAUD – scénographie

Irène Vignaud se forme en arts plastiques aux Ateliers de Sèvres et aux Beaux Arts de Nantes, avant de poursuivre ses études par une licence d'architecture à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris Belleville. En 2015, elle intègre l'ENSATT dans le département scénographie. En 2016, elle assiste Guillemine Burin Des Roziers, scénographe de *Tailleur pour dames* de Georges Feydeau, dans une mise en scène Louise Vignaud. En juin 2017, elle réalise la scénographie d'*Électre* de Sophocle au festival de Malaz dans une mise en scène d'Hugo Roux. En 2018, elle réalisera les scénographies du *Misanthrope* de Molière au Théâtre National Populaire, de *Phèdre* de Sénèque au Studio-Théâtre de la Comédie-Française, et de *Rebibbia* d'après Goliarda Sapienza au Théâtre National Populaire, dans des mises en scènes de Louise Vignaud.

Cindy LOMBARDI – costumes

Après des études à Paris de Design Textile à l'École Nationale Supérieure des Arts Appliqués et des Métiers d'Art, elle intègre en 2013 l'ENSATT à Lyon, en conception costumes. Depuis, elle crée les costumes pour diverses pièces de théâtre et pour l'opéra pour la compagnie À Part Entière : *Mme Dodin* de Marguerite Duras à la MC2 de Grenoble (2014) ; pour la Compagnie la Résolue : *Calderón* de Pasolini (2015) à Lyon et *Tailleur pour dames* de Georges Feydeau (2017) aux Célestins ; pour la Compagnie

Sandrine Anglade : *L'Héritier de village* de Marivaux (2016) ; et pour l'opéra *Chimène* œuvre de Sacchini (2017) au théâtre de Saint Quentin en Yvelines et *La Ville Morte* de Korngold à l'Opéra de Limoges. Elle travaille aussi pour le cinéma en tant que teinturière et habilleuse avec la costumière Anaïs Romand sur quatre films historiques : *Les Anarchistes* d'Élie Wajeman (2015) *La Danseuse* de Stéphanie Di Guisto (2016), *Les Gardiennes* de Xavier Beauvois (2016) et *Un peuple et son roi* de Pierre Schoeller (2017). Après deux stages de teintures naturelles en Inde, elle se spécialise dans les teintures, les nuances colorées et les associations de matières diverses.

Luc MICHEL – lumières

Après une licence de philosophie à la Sorbonne en 2011, et un diplôme de l'ENSATT en tant que réalisateur lumière en 2014, Luc Michel s'investit dans un travail de création lumière et de collaboration artistique avec de jeunes compagnies entre Toulouse, Lyon, Paris et Amiens, telles que *L'Eventuel Hérisson Bleu* (Oise), la *Compagnie la Résolue* (Rhône), *La Lune qui gronde* (Nord), *Sur la cime des actes* (Haute-Garonne). En 2015, il va travailler durant six mois dans l'État de New York. Il participe au *Glimmerglass Festival Opera* pour observer le travail de Robert Wierzel, et réalise deux créations lumières pour une compagnie new-yorkaise *The Brewing Department*. Il assiste à plusieurs masterclasses à la NYU-Tisch. Il revient en 2016 en France avec, pour but, d'étendre sa pratique à la scénographie, à la régie générale et à l'assistanat à la mise en scène.

Michaël SELAM – son

Éveillé par la pratique du piano, formé par une scolarité en classe à horaires aménagés musicales, puis des études en sciences, Michaël Selam choisit par la suite de suivre les enseignements de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre. Puis il débute par 2 années au Train Théâtre et poursuit son expérience des concerts avec notamment le Trio d'En Bas. Il agrmente son parcours de diverses pratiques, comme le cirque ou la comédie musicale en servant la compagnie Hors-Pistes, La Boulangerie, Tram des Balkans... Ce sera l'occasion de participer à différentes créations : *Que voulez-vous nous nous sommes aimés* autour de l'exil, *L'Orage et le cerf-volant* autour du *Sacre du Printemps*, *Les Précieuses Ridicules*, *Soutterain Blues* avec Scènes et Cités... Enrichi de cet environnement éclectique, il arpente depuis plusieurs années les sentiers du sonore aux côtés de la Comédie de Valence et des créations de Richard Brunel : *Avant que j'oublie*, *L'odeur des planches*, *Roberto Zucco*, croisant les techniques, les enjeux et les plaisirs.

LA COMPAGNIE

Faire du théâtre, toujours faire du théâtre. C'est notre premier projet. Notre compagnie rassemble des individus, de diverses origines, de générations différentes, pour qui le théâtre, ses textes, ses espaces, sa chair, sont essentiels. Pour qui faire du théâtre est un engagement, une vie, un combat ; et surtout un désir, un désir fou, un désir enivrant, coûte que coûte.

Raconter des histoires. Car les hommes ont besoin d'histoires. Ils ont besoin de voir d'autres hommes, comme eux, confrontés au monde, pour se sentir un peu moins seuls. Ils ont besoin d'assister, simples spectateurs au détour d'un fauteuil, aux combats des uns, pour accepter les leurs. Nous voulons raconter des histoires, car avec la distance, les histoires nous ouvrent les portes du monde.

Poser des questions. Le théâtre n'instruit pas, n'apporte pas de réponses. Mais il ouvre des brèches, il inquiète, il interroge. Qui n'a pas vécu cette expérience, d'une histoire racontée qui dérange ou bouleverse, et qui déplace notre regard sur le monde ? C'est cela qui nous anime, et que nous cherchons à faire partager, cette sensation délicieuse et vertigineuse de perspectives nouvelles. Car nous pensons que, par ce chemin, la révolte est encore possible.

Être sur le qui-vive. À l'heure où la société prescrit un acquiescement de masse au système économique qui la gouverne, le théâtre convoque le spectateur et lui propose de se demander pourquoi. Il s'adresse à l'homme, à l'humain, dans ses contradictions. Le théâtre que nous défendons invite le spectateur à rester sur le qui-vive et à ne jamais baisser la garde. Il refuse de laisser le monde dans une affirmation univoque. Il convoque l'intranquillité.

Embarquer. Car tout cela n'est possible que si, dans son mouvement, même un instant, le théâtre réussit à nous embarquer, à nous faire oublier, à nous émouvoir, à nous indigner. Quand les portes se ferment et que les lumières de la salle s'éteignent, des solitudes se rassemblent et s'engagent dans un voyage. Nous aimons vivre ces voyages ; à nous maintenant de les susciter.

Compagnie la Résolue

CONTACT

Compagnie La Résolue

7 rue Neuve
69 001 LYON

compagnielaresolue.fr

Lancelot Rétif / Administration
lancelot.retif@compagnielaresolue.fr
06 47 57 86 08

Fadhila Mas / Développement et diffusion
fadhila.mas@compagnielaresolue.fr
06 80 35 67 13



Dominique Racle / Attachée de presse
dominiqueracle@agencedrc.com
06 68 60 04 26

